

Le regretté Dr. Painchaud, cet homme dont les glaces de l'âge n'avaient pu refroidir la verve toujours pétillante, a le plus fait probablement pour populariser les lectures publiques dans la capitale provinciale—qui, je le reconnais volontiers, est la ville la plus lettrée du pays, l'Athènes du Canada. Il a eu des émules pourtant qui se sont élevés à une plus grande hauteur que lui à l'horizon de la pensée, entre autres M. Etienne Parent, dont les études sont encore lues avec fruit, et l'hon. M. Chauveau qui, m'assure-t-on, a donné la première conférence française en ce pays. On remarque aujourd'hui plusieurs habiles conférenciers à l'Université Laval, parmi lesquels je mentionnerai le Dr. LaRue, dont les causeries sont toujours suivies par un auditoire nombreux et choisi.

Mais il est certain qu'il n'est peut-être pas une ville, où les canadiens-français doivent plus s'empressez de profiter des avantages des lectures publiques, que dans la capitale fédérale. Et pourquoi ? Parce que nous ne possédons pas des institutions et des sociétés qui répandent l'instruction sous des formes aussi variées, qu'à Québec ou à Montréal, par exemple. De plus, dans les cités canadiennes, nous ne sommes pas autant exposés à nous laisser entamer par l'élément étranger qu'en cette ville, et ces conférences publiques sont un puissant moyen de contribuer à la conservation de notre langue et de nous en faire apprécier toute la beauté et l'importance.

Ces essais lus en public ont un autre avantage qui n'est pas le moindre. Ils nécessitent bien des veilles, bien des recherches et sont un stimulant au travail surtout pour la jeunesse laborieuse. Ils nous forcent à comprendre que nous ne devons pas consacrer tout notre temps à de frivoles plaisirs ou à des occupations purement matérielles, et que les jouissances intellectuelles sont supérieures à toutes les autres, après la satisfaction de sa conscience.

Il ne faut pas le dissimuler, la paresse intellectuelle est un des grands fléaux de notre temps. Ses victimes sont légion et on ne doit rien négliger pour en contrecarrer l'influence dissolvante. Que de jeunes gens richement doués ont fait fausse route et ont fait mentir toutes les espérances que leurs talents naissants faisaient concevoir, parce qu'ils n'ont pas donné l'aliment du travail au feu dévorant de leur esprit ! Ils promettaient d'être des météores brillants à l'horizon de l'intelligence, ils n'ont été que des étoiles filantes !

Le travail, on ne saurait trop le répéter, voilà ce qui fait les grands hommes, voilà ce qui produit les grandes choses. C'était le credo d'un de nos hommes d'état les plus remarquables, qui lui aussi devait sa position éminente au travail, et dans ses conseils à